

Sara GRAN

La ville des morts

UNE ENQUÊTE DE CLAIRE DEWITT

POLICIER

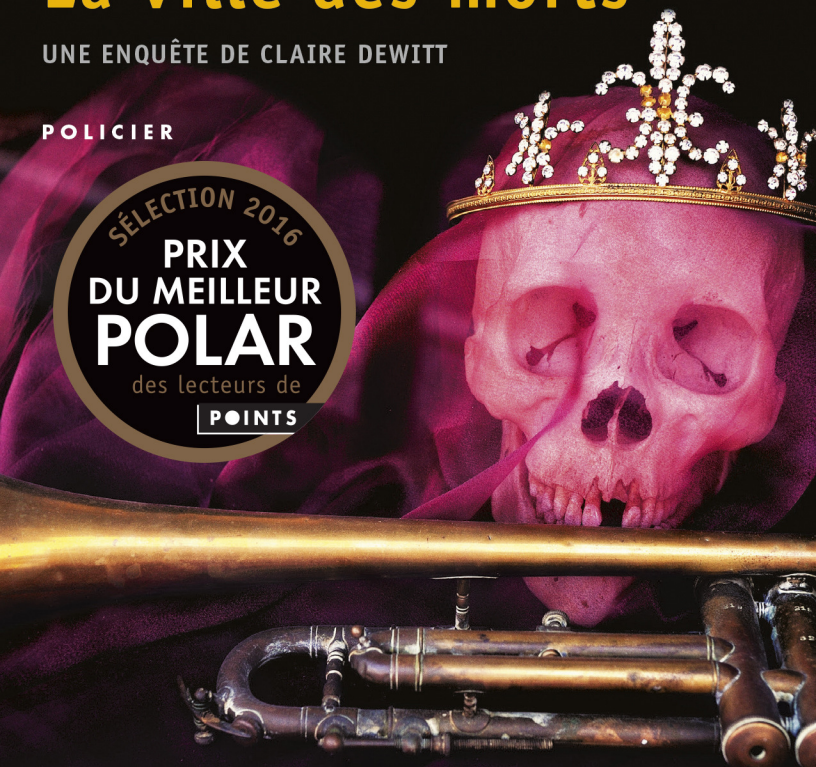
SÉLECTION 2016

PRIX
DU MEILLEUR
POLAR

des lecteurs de

POINTS

« Original et vivifiant. »
Ouest France



Vous rêvez de devenir juré d'un prix littéraire consacré au polar ?

C'est l'aventure que nous vous proposons avec le
Prix du Meilleur Polar des lecteurs de POINTS!

De janvier à octobre 2016,
un jury composé de 40 lecteurs et de 20 professionnels,
sous la présidence de l'écrivain **Dominique Sylvain**,
recevra à domicile 9 romans policiers, thrillers
et romans noirs récemment publiés
par les éditions Points et votera pour élire
le meilleur d'entre eux.



Pour rejoindre le jury, recevoir les titres sélectionnés
directement dans votre boîte aux lettres et élire le lauréat,
n'attendez plus! Vous avez jusqu'au 10 mars 2016
pour déposer votre candidature sur
www.prixdumeilleurpolar.com

Ex-libraire d'origine new-yorkaise, Sara Gran vit à Los Angeles. Elle est l'auteur de *Viens plus près* et de *Dope*. *La Ville des morts* est le premier roman d'une série mettant en scène l'enquêtrice Claire DeWitt. Sara Gran adapte actuellement ses aventures pour la télévision.

D U M Ê M E A U T E U R

Dope

Sonatine éditions, 2008
et « Points », n° P2361

Viens plus près

Sonatine éditions, 2010
et « Points », n° P2558

Sara Gran

LA VILLE DES MORTS

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire Breton*

Éditions du Masque

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Claire DeWitt and the City of the Dead

ÉDITEUR ORIGINAL

Houghton Mifflin Harcourt, New York

© Sara Gran, 2011

ISBN 978-2-7578-5457-0

(ISBN 978-2-7024-4002-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Masque,

département des éditions Jean-Claude Lattès,

2015, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

– C'est mon oncle, a déclaré le type au téléphone. On l'a perdu. Il a disparu dans la tempête.

– Disparu ? Vous voulez dire qu'il s'est noyé ?

– Non, a-t-il répliqué d'un ton angoissé. Perdu. Enfin bon, oui, il a dû se noyer. Il est probablement mort. Je n'ai aucune nouvelle de lui ni rien. Je ne vois pas comment il pourrait être en vie.

– Alors où est le mystère ?

Un corbeau est passé dans le ciel. Je me trouvais en Californie du Nord, près de Santa Rosa. J'étais assise à une table de pique-nique à côté d'un bouquet de séquoias. Un geai bleu criait à proximité. Avant, les corbeaux étaient de mauvais augure, mais aujourd'hui, il y en a tellement qu'on ne sait plus trop.

Les augures changent. Les signes se déplacent. Rien n'est permanent.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que j'étais à La Nouvelle-Orléans. Je n'y avais pas remis les pieds depuis dix ans. Sauf que là, dans mon rêve, c'était pendant l'inondation. Je suis assise sur un toit dans la fraîcheur de la nuit noire. Le clair de lune se reflète sur l'eau qui m'entoure. Il n'y a pas un bruit. Tout le monde est parti.

De l'autre côté de la rue un homme est assis sur un autre toit, sur une chaise droite. Il grésille à ma vue, comme sur une vieille pellicule brûlée par endroits. Il a cinquante ou soixante ans, blanc, pâle, limite petit, cheveux poivre et sel, sourcils broussailleux. Il porte un costume trois-pièces noir à col officier et une cravate noire. Il a l'air renfrogné.

Il me décoche un regard sévère.

– Si je vous disais la vérité tout net, vous ne comprendriez pas.

Sa voix est craquante et distordue, à la façon d'un vieux disque vinyle. Malgré tout, j'y perçois la pointe d'un accent français.

– Si la vie vous donnait tout de suite les réponses, elles n'auraient aucune valeur. Chaque détective doit saisir ses indices et résoudre ses mystères par elle-même. Nul ne peut élucider votre mystère à votre place ; un livre ne peut pas vous indiquer le chemin.

Cette fois, je le reconnais : c'est Jacques Silette, bien sûr, le grand détective français. Ces mots proviennent de son seul et unique ouvrage : *Détection*.

Je regarde autour de moi et, dans la nuit noire, j'aperçois une lumière qui scintille au loin. À mesure qu'elle se rapproche, je vois que c'est une lanterne fixée à l'avant d'une barque.

Je crois qu'elle vient à notre rescousse. Mais elle est vide.

– Personne ne vous sauvera, reprend Silette sur son toit. Personne ne viendra. Vous êtes seule dans votre quête ; aucun ami, aucun amant, aucun Dieu qui est aux cieux ne viendra à votre secours. Vos mystères n'appartiennent qu'à vous seule.

Silette vibre et tremblote, clignote dans le clair de lune.

– Tout ce que je peux faire, c'est vous laisser des indices, poursuit-il, et espérer que non seulement vous résoudrez vos mystères, mais que vous choisirez avec soin les indices que vous sèmerez derrière vous. Faites vos choix avec discernement, jeune demoiselle. Les mystères que vous laissez dureront des vies entières après votre disparition.

«Rappelez-vous : vous êtes le seul espoir pour ceux qui vous succéderont.

Je me suis réveillée avec une quinte de toux, crachant de l'eau.

Le matin, j'ai raconté mon rêve à mon médecin. Puis j'ai rappelé le type. J'ai pris l'affaire.

2 janvier 2007

Le client connaît déjà la solution à son mystère. Seulement il ne veut pas savoir. Il n'engage pas un détective pour résoudre son mystère. Il l'engage pour prouver que son mystère ne peut pas être résolu.

Un taxi m'a déposée à la Maison Napoléon, dans le Vieux Carré – le quartier français de La Nouvelle-Orléans. Le client était déjà là. Je me suis assise en face de lui et je l'ai écouté faire semblant de vouloir que j'élucide son affaire. Il ne savait pas qu'il faisait semblant. Ils ne le savent jamais.

Mon client était Leon Salvatore : la quarantaine bien sonnée, tignasse grisonnante, menton couvert d'une chose qui était peut-être une barbe, ou bien simplement le résultat de plusieurs semaines sans se raser. On aurait dit un vieux hippie qui n'avait jamais vraiment été hippie pour de bon. Il était en jean et tee-shirt. Le tee-shirt disait PAROISSE DE CAMERON, FÊTE DE L'ÉCREVISSE 2005, au-dessus d'une écrevisse écarlate qui se jetait dans une poissonnière en riant.

Ç'aura été leur dernière fête de l'écrevisse avant un bon bout de temps.

Leon a commandé une bière. J'ai pris un verre de Pimm's et un jambalaya.

– Donc, ai-je commencé, la dernière fois que vous avez vu votre oncle, c'était... ?

– Vu ? a fait Leon. La dernière fois que je l'ai vu ? Euh, je ne sais pas. Peut-être quelques mois avant.

– Bon, alors la dernière fois que vous lui avez parlé ? Ou que vous pouvez le situer d'une manière ou d'une autre dans le temps et l'espace, quoi.

– Ah, d'accord, a-t-il lancé plaisamment. Je l'ai eu au téléphone le dimanche soir, la veille de l'arrivée de l'ouragan. Il était chez lui et il a dit qu'il n'avait pas l'intention d'en bouger.

– Et il habitait... ?

– Pas loin d'ici. Dans le bout de Bourbon Street. Il comptait rester là. J'ai essayé de lui faire entendre que ce n'était pas une bonne idée. J'ai proposé d'aller le chercher, de l'emmener avec nous. J'allais chez ma copine – enfin, *ex-copine* – à Abita Springs. Je n'aurais jamais dû faire ça, mais bon, au moins on a pu partir sans trop de difficultés. Enfin, donc j'ai rappelé Vic le dimanche pour voir s'il avait changé d'avis. Je l'avais déjà appelé le vendredi, le samedi, et j'ai remis ça le dimanche. J'ai tenté de le convaincre de quitter la ville. Naturellement, ça n'a pas marché. Dès le lundi, le téléphone était coupé et...

La fin de la phrase n'avait pas besoin d'être formulée et il s'est arrêté là.

– Bref, a-t-il repris. Vous voyez. Je ne me suis pas inquiété tout de suite. Il nous a fallu quelques jours avant de pouvoir décoller d'Abita Springs. On était en sécurité là-haut, mais on n'avait pas d'électricité, pas d'eau et pas grand-chose à manger, alors on est partis dès que les routes ont été déblayées. Enfin, du

plus gros. On a quand même mis une dizaine d'heures pour arriver à Memphis, il fallait s'arrêter tous les trois kilomètres pour dégager un obstacle sur la chaussée. Et donc, on a passé quelques jours à Memphis, peut-être une semaine, mais c'était vraiment surpeuplé, et on n'a pu dégoter qu'une chambre d'hôtel minuscule près de Graceland. En plus, ça grouillait de... ben, d'évacués du Superdome, ils avaient la haine et bon... C'était un peu flippant. Alors après, on a pris l'avion pour, euh, Austin. Oui, c'est ça. On a des amis là-bas, on est restés un moment chez eux, dans une caravane. Et puis comme ils devaient recevoir des copains, on a dû partir, alors on est allés passer quelques semaines chez d'autres amis, à Tampa. De là, on est retournés à Abita Springs pour un temps. Après...

Le garçon est arrivé avec nos verres et mon plat. Il les a posés sur la table avec précaution, délicatement, et j'ai compris que c'était son tout premier jour en salle.

– Bref, a dit Leon une fois le garçon parti. Qu'est-ce que je disais ?

– Votre oncle.

– Ah, oui, Vic. Donc, avec tout ça, j'ai mis un bout de temps avant de m'apercevoir que... eh ben, qu'il avait disparu. Au sens propre, s'entend. Vraiment disparu, pas simplement déplacé. Je savais que le téléphone filaire était coupé et j'ai pensé qu'il avait dû perdre son portable, qu'il était tombé en rade ou je ne sais quoi, alors ça ne m'a pas surpris de rester sans nouvelles pendant un moment. Disons quelques jours. Je me suis dit qu'il ne serait sûrement pas allé au Superdome ou au Convention Center. Ils forçaient les gens à s'y rendre, mais Vic était futé, et j'imaginai

qu'il éviterait ça. D'autant qu'il avait... des relations. Ce n'était pas n'importe qui.

En effet. Je ne connaissais pas personnellement Vic Willing, mais je savais qui c'était. Il était substitut du procureur de La Nouvelle-Orléans depuis plus de vingt ans. Il avait cinquante-six ans au moment de l'ouragan. Il poursuivait en justice des meurtriers, des violeurs et des dealers. Comme la plupart des procureurs de la ville, il ne le faisait pas très bien. Mais quand même mieux que ses collègues. Il avait une réputation de substitut raisonnablement intelligent, réglo, et qui aurait sans doute pu remporter des procès s'il avait exercé ailleurs – à un endroit où police et justice se parlaient, où il y avait moins de trois ou quatre meurtres par semaine, où les procureurs avaient des secrétaires, des photocopieuses et des téléphones fournis par le gouvernement.

Je l'avais vu dans des procès, mais je ne lui avais jamais parlé. Vic venait des beaux quartiers d'Uptown ; la plupart des juristes de son milieu – et ils étaient un paquet – embrassaient des carrières autrement lucratives. Au palais de justice, le substitut Willing était toujours celui qui portait le costume le plus cher. Si ça en dérangeait certains, ils le gardaient pour eux. À La Nouvelle-Orléans, c'est un peu comme en Angleterre : on est à l'aise avec les distinctions sociales.

Vic avait disparu à une date indéterminée après le 28 août 2005. Son appartement du Vieux Carré n'avait pas été submergé. L'ensemble du quartier n'avait souffert que du vent, ainsi que d'une légère inondation due à l'éclatement d'une conduite sous le musée de cire. Vic avait plein d'eau et de nourriture à portée de main dans les dizaines de restos du coin, dont certains étaient d'abord restés ouverts, dont tous avaient ensuite

été fracturés et laissés ouverts. Il disposait même d'un petit générateur de secours dans son immeuble – ce qui n'avait rien d'inhabituel à La Nouvelle-Orléans, où on enregistrait au moins une coupure de courant par mois, voire par semaine, selon la saison et le quartier. Leon avait cherché Vic, les amis de Vic avaient cherché Vic, même les flics avaient cherché Vic. Ils n'avaient rien trouvé.

Vic s'était évaporé.

– C'est le samedi d'après, continuait Leon, une fois qu'ils ont eu nettoyé la ville, que j'ai commencé à m'inquiéter. À m'inquiéter sérieusement. Parce qu'à ce moment-là il aurait dû réussir à trouver à un téléphone. Il y avait des tableaux d'affichage avec des listes de noms. Des plateformes d'information pour rechercher les disparus. Alors j'ai fait la tournée des tableaux, j'ai passé des coups de fil, tout ça. J'ai appelé les centres d'évacués, les hospices, les hôpitaux. Rien.

– Aucune piste ?

Leon a secoué la tête.

– Non. Aucune trace nulle part. J'ai exploré tous les « homme blanc d'âge mûr » et autres « quinquagénaire » sur lesquels je suis tombé. Et il y en avait une flopée. Vous savez, certaines personnes ont simplement perdu la tête. Surtout les vieux. Beaucoup n'ont pas supporté la pression et ils ont craqué, mentalement. Des tas de gens ne savaient même plus comment ils s'appelaient. Heureusement qu'il y avait Internet. Les hôpitaux ont publié des photos de petits vieux, en espérant que quelqu'un viendrait les récupérer. De jeunes aussi. Notamment ceux qui étaient déjà handicapés, malades ou déséquilibrés avant la catastrophe.

Un silence.

– C’était comme les objets trouvés. Mais pour les gens.

On s’est tus une minute. Le soleil a montré le bout de son nez pour la première fois de la journée. Il a éclairé le visage de Leon, juste le temps de révéler ses cicatrices, puis il est retourné se cacher derrière un nuage. Leon était marqué sous la surface, des cicatrices indiscernables à moins d’avoir entraîné ses yeux à voir.

Leon a froncé les sourcils et poursuivi.

– Enfin bon. Donc, j’ai fait tout ça. J’ai contacté les hôpitaux, les maisons de repos, les groupes de soutien, tout le monde. Rien. Aucun signe de Vic. J’ai essayé l’institut médico-légal, en pensant que c’était peut-être eux qui l’avaient. *Nada*. C’est à peu près à ce stade que j’ai baissé les bras. Et puis je vous appelée.

– Alors d’après vous, qu’est-ce qui s’est passé ?

– Je ne sais pas. Je veux dire, l’ouragan... Il y a des gens qu’on n’a plus jamais revus, après. Ce n’était pas comme une guerre, où un fonctionnaire vient frapper chez vous pour vous annoncer que votre fils est décédé ou je ne sais quoi. Il n’y avait aucune organisation ni rien de ce genre. Des gens se sont volatilisés, pouf.

On s’est regardés.

– Il faisait quelle taille ? ai-je demandé.

– Quelle taille ? Plutôt grand. Dans les un mètre quatre-vingts.

Ça, c’est ce qu’on dit quand on n’a aucune idée de la taille d’un homme. Pour les femmes, la réponse est un mètre soixante-cinq. Malgré tout, il devait quand même mesurer à peu près ça, et l’inondation était loin d’avoir atteint ce niveau dans le Quartier français. S’il s’était noyé, il avait dû y mettre sacrément du sien.

– Est-ce qu’il aurait pu aller prêter main-forte ? S’embarquer sur un des bateaux de sauvetage ?

– Ma foi, oui. C’est possible. J’imagine qu’il aurait pu se noyer ailleurs. Il aurait pu aller vers les zones inondées pour donner un coup de main, mais sincèrement, ça m’étonnerait. Ce n’était pas son style. Pas que c’était un mauvais bougre, hein. Il était sympa et tout. Mais aller nager à droite à gauche pour secourir des gens, se salir... Je n’y crois pas trop. En été, il mettait des chaussures en daim, et si on lui marchait dessus, ben, ça le mettait en rogne. Alors non, ça me surprendrait. Mais bon. Si ça se trouve, il était dehors, parti se chercher à manger ou faire un tour, et il s’est retrouvé submergé. Il paraît qu’il y avait des espèces de murs d’eau... difficile de savoir exactement ce qui s’est passé à tel ou tel endroit. Mais c’est peu probable. Alors, voilà. C’est à peu près tout ce que je peux vous dire.

On s’est tus une minute. J’ai frissonné. Il faisait gris, cinq degrés, un temps à la neige. Vu qu’on était dans le Sud, il y avait peu de chance pour qu’elle arrive vraiment jusqu’ici.

– Parlez-moi de votre oncle, ai-je repris.

– C’était un homme de loi. Mais ça, vous le savez.

– Oui. Ça, je le sais. Comment il était, en tant que personne ?

– Euh..., a fait Leon comme s’il y réfléchissait pour la première fois. Ben... Il avait l’air sympa. On n’était pas très proches. Dans le temps, on se réunissait tous pour Thanksgiving et Noël, les anniversaires, les enterrements, etc. Après le décès de ma mère, c’était moi la seule famille de Vic en ville, alors j’essayais de l’appeler de temps en temps. Probablement pas aussi souvent que j’aurais dû. Mais il était occupé. Son boulot lui

prenait énormément de temps et il avait une vie sociale très active, il allait dans les bals, etc., tous ces trucs de riches. Il était membre de plein de clubs, pas mal de choses autour du carnaval. Hmm. Il a toujours vécu à La Nouvelle-Orléans. J'imagine que vous savez déjà tout ça.

– Où est le reste de la famille ?

– Alors... Mes parents ne sont plus là. Ils sont morts il y a bien longtemps maintenant. Vic était le frère de ma mère. Mes sœurs, il y en a une à New York et l'autre à L.A. Elles sont géniales. Du côté de mon père, ils sont encore assez nombreux ici, mais ce n'est pas la même famille. Ils ont croisé Vic dans des fêtes de Noël et des occasions comme ça, mais ça s'arrêtait là. Et Vic n'a jamais eu d'enfants. Il a eu des copines, mais il ne s'est jamais casé. Je crois qu'il n'en avait pas envie. Je crois qu'il préférerait vivre seul.

– Donc, du côté de votre mère, il ne restait plus que vous deux ?

Leon a confirmé de la tête.

– Ici en ville, oui. Juste lui et moi. Ma mère et Vic n'avaient pas d'autres frères et sœurs. Ils avaient des cousins, mais plus âgés, et ils sont tous morts maintenant.

– Vous l'aimiez, votre oncle ?

– Ben..., a dit Leon d'un air hésitant. C'était mon oncle, quoi.

– Parce que vous savez, ce genre d'enquête coûte très cher et prend beaucoup de temps, et ce que vous apprendrez ne vous plaira peut-être pas. Alors si vous ne l'aimiez pas, vous devriez peut-être y re-réfléchir pendant qu'il en est encore temps. C'est du lourd, et il n'y a pas de retour en arrière.

Leon a pris un moment avant de répondre. J'ai fini mon jambalaya. Le garçon a débarrassé mon bol, ma cuiller et ma serviette aussi prudemment qu'il me les avait apportés.

– Vic m'a tout légué, a enfin déclaré Leon. Il était pas obligé. Il avait du patrimoine, des petits bouts de terrain un peu partout en ville. Lui-même en avait hérité de son père. Je savais qu'il y avait de l'argent dans la famille, mais je ne soupçonnais pas à ce point-là. Ça me serait sûrement revenu quoi qu'il arrive : j'étais le seul. N'empêche que Vic a pris la peine d'aller voir un notaire, il a rédigé un testament. Il a veillé à ce que je récupère bien tout, que je sache où c'était, etc.

Il a marqué une nouvelle pause et s'est rembruni.

– Je pensais que ça irait. Jusqu'à ce que je commence à vider l'appartement. Le sien, je veux dire. C'est là que je me suis rendu compte que ça ne passait pas. Que je ne pouvais pas le laisser comme ça. J' imagine que je me sens une dette envers lui. Comme si je lui devais au moins de découvrir ce qui lui est arrivé. Personnellement... eh ben, c'est mon oncle. Ce n'est pas que je ne l'aimais pas. Ce n'est pas que je ne l'aime pas ou quoi que ce soit. Mais bon. Enfin. Vous voyez.

– Je vois.

– Vous savez ce que dit la Bible, a-t-il conclu d'un air résigné. *Prends soin de ton oncle comme tu prendrais soin de toi-même*. Ou un truc du genre.

– Je crois pas que ce soit dans la Bible, mais c'est une jolie pensée.

Leon a haussé les épaules.

– Ah, encore un détail, a-t-il ajouté. Assez important, en fait. Même si je n'y crois pas trop.

– Je vous écoute.

– Il y a quelqu'un qui dit l'avoir vu.

– De ses yeux vu ?

– Un type un peu fêlé. Jackson. Enfin, ça m'étonnerait que ce soit son vrai nom, mais c'est comme ça qu'on l'appelle. Et à mon avis, il n'est pas si fêlé que ça non plus, simplement il est sans-abri, vous voyez. SDF. Il traîne dans Jackson Square. Il était musicien avant, je crois. Je ne sais pas très bien. Bref, je l'ai croisé quand je suis rentré en ville et on a bavardé cinq minutes. Il m'a dit qu'il avait vu Vic. Il savait que c'était mon oncle. Il m'a dit qu'il l'avait vu à proximité du Convention Center. Le jeudi.

– *Après* la grande inondation ?

– C'est ce qu'il prétend, a répondu Leon d'un air dubitatif. Ils se seraient arrêtés pour discuter et Vic lui aurait donné quelques dollars.

– Le jeudi. Dans ce cas, ça voudrait dire qu'il était encore en vie après le déferlement. Pas de mur d'eau ni rien de ce genre.

– C'est ce que ça laisserait entendre, oui.

Leon a haussé les épaules.

– Je ne sais pas. Jackson est un brave type, mais bon. Je ne suis pas sûr qu'il ne mélange pas les jours de la semaine.

On a gardé le silence.

– Je peux vous poser une question ? a lancé Leon.

– Allez-y. Posez.

– Vous avez quel âge ?

– Quarante-deux ans.

J'en avais trente-cinq, mais personne ne fait confiance à une femme de moins de quarante ans. J'avais commencé à avoir quarante ans quand j'en avais vingt-cinq.

– Eh ben ! s'est exclamé Leon. Pardon. C'est juste que... vous faites super jeune. Waouh ! Vous avez une méthode ou... ?

– De l'eau. Je bois beaucoup d'eau. Je mange énormément de fruits frais. Et je fais beaucoup de yoga.

Je n'avais jamais fait de yoga. Je buvais très peu d'eau.

– C'est excellent pour le collagène, ai-je achevé.

– Et j'ai cru comprendre que vous aviez été hospitalisée..., a-t-il repris d'un air gêné. Pour une histoire de...

– Oh, non, l'ai-je coupé. Pas ça. Non. Rien à voir avec un hôpital. C'est dingue comme les rumeurs se répandent. C'était une espèce de retraite. Dans un ashram, vous voyez ?

Je n'avais jamais mis les pieds dans un ashram. J'avais fait une sorte de dépression nerveuse et j'avais atterri à l'hosto.

– Maintenant, ai-je enchaîné, je peux vous poser une question aussi ?

– Mais je vous en prie.

– Pourquoi moi ? Parce que, vous savez, je suis l'une des détectives les plus chères du monde. Alors avec les frais de déplacement et tout... Et les rumeurs...

Leon a froncé les sourcils et soupiré.

– Eh bien, je me suis renseigné à droite à gauche et on m'a dit que vous étiez la meilleure.

– Ça, c'est vrai. La meilleure.

– Bon, et maintenant, quel est le programme ? Je ne sais pas très bien comment c'est censé se dérouler. Vous devez interroger ses amis ou quelque chose comme ça ?

– Non. Pas tout de suite.

– Vous voulez voir la police ? Je veux dire, ils l’ont recherché...

– Non.

– Vous voulez une liste de suspects ? Parce qu’en tant que procureur, il s’est fait pas mal d’ennemis, donc...

– Non, merci. Je ne travaille pas comme ça.

– Soit. Alors vous allez faire quoi ?

– Je vais attendre. Attendre et voir ce qui se passe.

Leon a eu l’air dépité.

– Ah, a-t-il dit. Bon.

En nous apportant la note, le garçon a fait tomber le porte-addition en similibric par terre. Quand il l’a ramassé, un bout de papier sale tout usé est resté collé dessus. C’était une carte de visite. Je l’ai prise. Dessus, un oiseau mal dessiné survolait une série de toits.

NINTH WARD CONSTRUCTION, disait le texte, C’EST POSSIBLE !

Au-dessous figurait une adresse dans le Lower Ninth Ward et un numéro de téléphone. La boîte ne construisait plus rien, là.

J’ai retourné la carte. Au verso, un nom était écrit au stylo bille. Sous le nom, un message : *Frank. Appelez-moi, je peux vous aider !*

J’ai pris soin de glisser la carte dans mon portefeuille avant de le remettre dans mon sac.

Premier indice.

Le soir, dans ma chambre d'hôtel, j'ai étudié le dossier que j'avais commencé à compiler sur Vic Willing. Dans la couverture de la chemise, j'avais scotché une photo de lui récupérée sur le site de l'American Bar Association, l'association du barreau. Vic était blanc, cinquante-six ans, anciennement blond, désormais argenté, un mètre soixante-dix-sept (ce qui était plus grand à La Nouvelle-Orléans que, disons, à San Francisco ou à New York), assez fringant, plutôt bel homme, yeux bleus, cravate hors de prix. J'avais dans l'idée qu'il ne portait *que* des cravates hors de prix.

Dans la chemise, j'avais aussi ses trois derniers relevés de carte de crédit, six mois de relevés bancaires, les mails de son compte piratable-à-souhait et des résultats d'analyses médicales. Vic faisait de l'hypertension et du cholestérol, ce qui est assez banal, surtout ici. Son fort taux d'antigène prostatique spécifique aurait pu être inquiétant, mais la santé de sa prostate n'avait plus tellement d'importance, maintenant.

Côté dépenses, ma foi, ses cravates étaient effectivement hors de prix, cent dollars l'une. Idem pour ses chapeaux, ses costumes, ses chaussures... même ses sous-vêtements étaient en soie. Il dînait dans des restos ou des bars d'hôtel friqués plusieurs fois par semaine,

probablement avec d'autres hommes de loi. Ses mails étaient tout aussi prévisibles : affaires en cours, réunions, de temps à autre une soirée entre amis. Il n'était pas marié et ne l'avait jamais été. La chronique mondaine le montrait parfois à des galas de bienfaisance, où il se rendait avec des amis, des femmes d'amis ou des confrères. Je subodorais qu'il était gay.

Quelques jours plus tôt, j'avais contacté par mail des détectives de ma connaissance, des avocats de ma connaissance et d'autres personnes de ma connaissance à La Nouvelle-Orléans. Il s'avérait que des tas de gens de ma connaissance connaissaient Vic Willing, l'avaient rencontré, lui avaient parlé ou connaissaient quelqu'un qui. Toutes leurs réponses figuraient dans le dossier.

Un prince, selon la plupart d'entre eux. Un type bien. Vraiment très bien. Généreux. Toujours prêt à vous accorder un moment, ne serait-ce que quelques minutes, vu combien son temps était précieux. Il y avait la fois où il avait réglé la caution de son adversaire, l'avocat de la défense Hal Sherman, pour le tirer de l'OPP, l'Orleans Parish Prison, la prison municipale de triste renommée. Il y avait l'affaire Shimmel, dans laquelle il s'était engagé comme conseiller à titre gracieux, et puis le boulot qu'il avait décroché à Harry Terbone à sa sortie de désintox, quand personne d'autre ne voulait l'approcher. Il jouait même, quand son agenda le lui permettait, les éducateurs bénévoles auprès de jeunes, qu'il encourageait à renoncer à leurs manières meurtrières. Lâchez pas l'école les gars. Vous droquez pas. Le meurtre, c'est mal. Et cætera.

«C'était mon contact au bureau du procureur, écrivait un officier de police retraité. Le seul avec qui on pouvait discuter là-bas. Vous savez comment ils sont,

toute cette clique. Avec Vic, c'était différent. On pouvait vraiment lui parler. » Les flics et le ministère public de La Nouvelle-Orléans étaient en guerre depuis des lustres. Une rivalité ancestrale du genre des Hatfield et des McCoy. Sauf que quand les balles sifflaient, c'étaient toujours les autres qui se les prenaient.

Des rumeurs de dessous-de-table et de malversations gangrénaient le bureau du procureur. Ce genre d'accusation est monnaie courante dans n'importe quelle institution chargée de faire respecter la loi. Après tout, même les agents les plus honnêtes font des erreurs, bien que les véritables criminels ne veuillent pas le reconnaître ; et puis tous les services ont leurs pommes pourries. Seulement, ici, la plupart des pommes étaient pourries, et la plupart des accusations, fondées. Bakchichs et corruption étaient la norme à La Nouvelle-Orléans.

Pourtant, aucune de ces accusations ne touchait Vic Willing. « Un substitut honnête, écrivait un autre détective de ma connaissance. Si tant est que ça existe. »

Si j'avais été flic, j'aurais soupçonné Leon d'avoir liquidé son oncle. Je n'étais pas flic. Leon aurait sûrement pu tuer quelqu'un si les circonstances l'exigeaient – la plupart des gens en sont capables –, sauf que je ne lui voyais pas les talents d'organisation nécessaires pour réussir ce coup-là.

Les relevés bancaires de Vic étaient longs, mais barbants. Plein de dépôts et plein de retraits. S'il se faisait un salaire à peu près correct comme substitut, c'était son héritage qui lui payait ses cravates exorbitantes. Son père, Tolliver Willing, avait judicieusement investi dans l'immobilier, et il avait légué l'intégralité de ses biens à son fils. La mère de Leon, Vivian – la

sœur de Vic, donc –, avait épousé un musicien : un manque de jugeote qui lui avait valu d'être largement exclue de la fortune familiale. En homme avisé, Vic n'avait vendu aucune des propriétés reçues en héritage et, au moment de sa mort, il percevait encore des loyers sur cinq immeubles résidentiels répartis entre le Garden District et le Vieux Carré. Ces immeubles appartenaient maintenant à Leon. Ils étaient tous les pieds au sec et avaient doublé de valeur au cours de ces dernières années. Les prix de l'immobilier grimpaient vite avant l'ouragan ; ils grimpaient encore plus vite depuis, avec le peu d'immobilier qu'il restait.

J'ai survolé les dossiers que Vic avait traités, du moins ceux que j'avais réussi à dénicher ces derniers jours. Je les examinerais de plus près par la suite si le besoin s'en faisait sentir. Vic était procureur. Comme la plupart de ses collègues de La Nouvelle-Orléans, il gagnait des tas de petits procès et perdait presque tous les grands. Il était quasi impossible de trouver des témoins prêts à déposer dans des affaires d'homicide ou de gros trafic de drogue, car lesdits témoins savaient que, quelle que soit l'issue du procès, on leur ferait la peau pour avoir parlé. Aucun trafiquant important ne bossait seul. Même si l'accusé était reconnu coupable et emprisonné (éventualité improbable), l'un de ses acolytes se chargerait de régler les comptes. Pour couronner le tout, la police municipale était mondialement connue pour son incompetence et son incapacité à collaborer avec d'autres instances, tout comme le bureau du procureur. Entre elle et lui, les grosses affaires ne passaient pas, point barre. Le système juridique labyrinthique de la ville, fondé sur le Code Napoléon, n'arrangeait rien. Résultat de ce cocktail détonant, La Nouvelle-Orléans avait la plus forte criminalité du

pays tout en affichant l'un des taux de condamnation les plus faibles.

Sur les cent soixante et un homicides commis au cours de l'année passée, un seul assassin avait pu être jugé et condamné. Sacré manque de pot, quand même : cent soixante de tes potes continuent leur petite vie peinarde et toi, t'es bon pour Angola¹ !

« Non, je ne me demande jamais : “ Pourquoi moi ? ” disait Silette dans sa dernière interview, après la disparition de sa fille, Belle. Parce que jusque-là, chaque jour de ma vie je m'étais demandé : “ Pourquoi pas moi ? ” À présent, il est tout à fait normal que je sois aussi malheureux que n'importe qui. »

J'ai tout renfourné dans la chemise et je l'ai refermée. De ma valise, j'ai sorti une petite bourse en mousseline qui contenait cinq pièces de Yi-jing. Je les ai lancées sur le lit. Constance Darling, ma prof, m'avait enseigné la méthode de tirage à cinq pièces il y a bien longtemps.

Hexagramme 25. Je l'ai cherché dans le vieux *Guide du Yi-jing* tout usé qu'elle m'a donné, l'un des cinq bouquins que j'avais embarqués dans mes bagages, avec le *Détection* de Silette, *Orchidées vénéneuses de Sibérie : une interprétation visionnaire*, une étude sur les pratiques de sorcellerie dans le Nord du Mexique et un roman en poche pour lire dans l'avion.

Hexagramme 25 : serpent sur la montagne. Le serpent avale sa propre queue et n'est jamais rassasié. Quand la reine pleure, le riz pleure avec elle. Un brave homme donne du riz au serpent et le voilà

1. Pénitencier d'État de Louisiane. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

enfin rassasié. Un foyer sans riz est un foyer sans joie.

J'ai pris mon téléphone et j'ai appelé Leon.

– J'aimerais voir où habitait Vic. On peut y aller demain ?

– Ah, non. J'aide un copain à vider sa maison à Mid-City. Mais après-demain si vous voulez. Pas de problème. Super.

– Super.

– Super, a répété Leon. Ah, et, euh... Dites... On ne pourrait pas se fixer une heure limite pour les appels, le soir ? Genre, je ne sais pas, moi, 22 ou 23 heures ?

J'ai regardé le réveil. Il était 1 h 11 du matin.

– Désolée, j'ai dit. Mais non. Je ne crois pas que ça puisse marcher, ça.

Après avoir raccroché, j'ai appelé Frank de Ninth Ward Construction. J'ai composé le numéro qui figurait sur la carte trouvée à la Maison Napoléon.

C'est possible ! Je peux vous aider !

Peut-être que ça l'était. Peut-être qu'il pouvait.

Le numéro était hors service.

De mon sac à main, j'ai tiré une loupe pour examiner de plus près la photo de Vic scotchée dans la chemise. À première vue, sa cravate s'ornait de petits pois verts. Sous la loupe, ces pois se sont révélés être une variété d'animal. J'ai pris une loupe plus puissante.

Les pois étaient des petits perroquets. Des centaines de petits perroquets verts.

Affaire n° 113, ai-je écrit sur la chemise. *L'Affaire du Perroquet vert*.

« Il n'y a pas de victimes innocentes, écrit Jacques Silette. La victime choisit son rôle aussi soigneusement et inconsciemment que le policier, le détective, le client ou le malfaiteur. Chacun choisit son emploi puis oublie, parfois pour de nombreuses générations, jusqu'à ce que survienne quelqu'un qui le lui rappelle. Cette fois, vous êtes peut-être le malfaiteur ou la victime. La prochaine fois, vos rôles peuvent s'inverser.

« Ce n'est qu'un rôle. Tâchez de vous en souvenir. »

Jacques Silette a écrit un seul livre, *Détection*, en 1959. Silette était un génie. Du moins pour moi. Et pour quelques milliers d'autres de par le monde. La plupart des gens le prennent pour un menteur, un idiot, un usurpateur, ou n'en ont tout simplement jamais entendu parler. Je pouvais pardonner à ceux qui ne le connaissent pas. Aux autres, je n'en étais pas sûre.

L'histoire de Silette lui-même est assez floue. Il n'était pas spécialement secret, simplement, ce qu'il savait déjà l'ennuyait. Il a vécu presque toute sa vie à Paris. Il est né entre 1900 et 1910 et est devenu détective entre 1930 et 1940. Ce qu'on sait, c'est qu'en 1945 il avait déjà résolu la fameuse affaire du vol de la Banque de France et retrouvé la rarissime première

édition des *Mémoires* de Vidocq, disparue depuis 1929. Nous, les privés américains, on n'a qu'à se baisser pour ramasser, avec des dizaines de meurtres par jour. En France, ils doivent se contenter de bouquins volés et de banques dévalisées.

J'étais venue m'installer à La Nouvelle-Orléans en 1994 pour travailler sous la houlette de Constance Darling, la détective privée. Elle avait été l'élève de Silette – élève, amie, collaboratrice, maîtresse. Je suis partie quand elle a été assassinée, à peu près trois ans plus tard. Constance avait passé la fin des années cinquante et le début des années soixante à Paris avec Silette, puis, pour des raisons que j'ignore, elle avait soudain tout plaqué pour rentrer à La Nouvelle-Orléans. Après son départ, Silette s'était lié avec une autre élève, plus jeune encore que Constance. Pour un génie, il était plutôt heureux, du moins apparemment. Mais son bonheur ne devait pas durer. Ça ne dure jamais.

«Le bonheur est le résultat temporaire du déni de ce que l'on sait déjà, a-t-il écrit. Une fois que l'on sait ce que l'on sait – une fois que l'on connaît la solution à ses propres mystères –, le bonheur n'entre plus en ligne de compte. Néanmoins, dans de rares occasions, quelque chose de bien mieux peut s'épanouir.»

Mais rien de mieux ne s'est épanoui pour lui. Lors d'un séjour aux États-Unis en 1973, Silette donne une conférence à New York ; en rentrant à son hôtel, il découvre sa jeune épouse, Marie, vingt-quatre ans à peine, inconsciente sous l'effet d'un puissant narcotique. Leur fille, Belle, a disparu. La petite, qui n'avait alors que deux ans, était le seul enfant de Silette, et il l'adorait. Quelques années plus tard, Marie, qui avait toujours été un peu instable, mourait, selon la formule médicale, de «cause inconnue» : le chagrin.

Personne n'a jamais revu Belle. Silette n'a jamais résolu son plus grand mystère personnel. Il n'a jamais découvert le moindre indice, pas l'ombre d'une solution. Le grand détective a continué, mais pas longtemps. En 1980, lui aussi s'éteignait, le cœur brisé, effrité par tous les bouts – fille disparue, femme décédée, travail quasi oublié par les rares qui se le rappelaient encore au départ.

Constance m'avait raconté tout ça en fin de soirée, autour d'un café, à la table de la cuisine de sa grande maison du Garden District. Elle n'était pas du genre à se répandre en émotions, pourtant elle avait les larmes aux yeux en évoquant les êtres aimés qu'elle avait perdus. Silette ne manquait pas d'ennemis, avait-elle ajouté : criminels qu'il avait mis à l'ombre, détectives rivaux, philosophes et psychanalystes irrités par ses théories.

« Quand une personne disparaît, note-t-il dans *Détection*, le détective doit regarder ce qu'elle a pris avec elle en partant – pas seulement les objets matériels, mais ce qui n'est plus là du fait de son absence ; ce qu'elle emporte avec elle dans le monde souterrain ; les mots qui ne seront plus dits ; ce qui n'existe plus si elle est soustraite. »

Une vingtaine d'années après avoir écrit *Détection*, dans sa dernière interview, Silette s'est vu retourner sa question : Qu'est-ce qui avait disparu avec sa fille ?

« Mon bonheur », a-t-il répondu.

Il ne s'est jamais plus exprimé publiquement.